

LE PAYS DE FRANCE



Organe des
ETATS
GÉNÉRAUX
DU
TOURISME

Édité par
Le Matin
2, 4, 6
boulevard Poissonnière
PARIS

Woodrow Wilson

PRÉSIDENT DES ÉTATS-UNIS

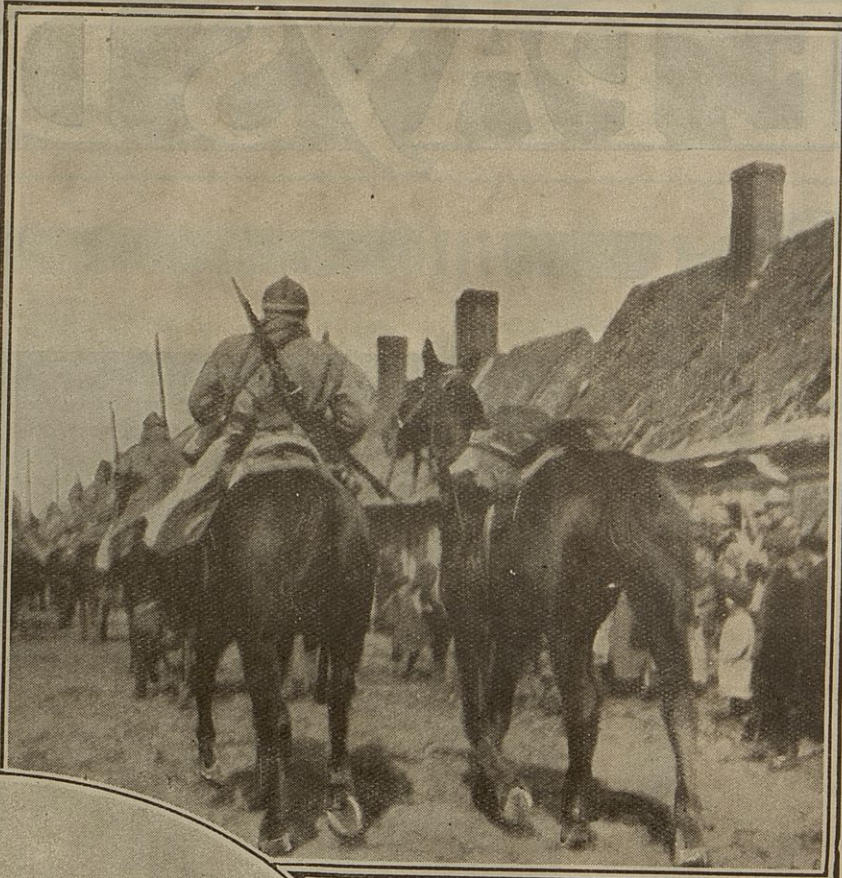
Abonnement pour la France ... 15 Frs

Abonnement pour l'Étranger... 20 Frs

NOS CAVALIERS A LA POURSUITE DES BOCHES



Une mine coupait la route à l'entrée de Golancourt ; femmes et enfants la comblèrent ; on les voit au travail dans le médaillon.



Les cavaliers traversent Golancourt acclamés par les habitants enfin délivrés de la présence abhorrée de l'ennemi.



Enfin notre cavalerie a vu luire le jour si impatiemment attendu depuis tant de mois que durait la guerre de tranchées ; elle a pu mettre sabre au clair et se lancer à la poursuite des Boches ; aidée de son artillerie et d'autos-cannons, elle a galopé sur les routes délivrées, en dépit de tous les obstacles que l'ennemi avait accumulés. Voici nos cavaliers dans le village de Golancourt qui est situé sur la route de Guiscard à Ham ; les habitants se précipitent au-devant d'eux, leur offrant ce que les Allemands leur ont laissé.

LE PAYS DE FRANCE

LA SEMAINE MILITAIRE

Du 29 Mars au 5 Avril

La puissance de l'armée britannique continue à s'affirmer par ses progrès quotidiens sur le front au sud d'Arras. Harcelant sans répit les Allemands, nos alliés les obligent à reculer plus loin qu'ils ne le voudraient ; en effet certains indices peuvent faire croire que la ligne sur laquelle on les force actuellement est la limite qu'ils avaient fixée, au moins pour un temps, à leur recul. La progression anglaise se développe à la fois vers Cambrai et vers Saint-Quentin. Le 29, nos alliés occupent Neuville-Bourjonval, et, le 30, trois autres villages dans la même région. Des contre-attaques essaient de leur reprendre Neuville-Bourjonval : elles échouent et coûtent fort cher à leurs auteurs. Le 31, encore dans cette région, Heudicourt est enlevé ; puis, au sud de Roisel, sept localités de plus sont occupées, dont Vermand, chef-lieu de canton, une des villes les plus anciennes du pays : elle fut bâtie par les Gaulois, et a gardé des vestiges des défenses dont ses fondateurs l'avaient entourée, ainsi que de la voie romaine qui la relia plus tard à Saint-Quentin. Le total des prisonniers faits en mars sur le front britannique est de 1.239 hommes dont 16 officiers ; le matériel capturé durant ces 31 jours consiste en 3 canons, 25 mortiers, 60 mitrailleuses, etc. Cela porte à 4.600 le nombre des prisonniers faits depuis le 1^{er} janvier.

La résistance de plus en plus énergique que les Allemands opposent à la poussée britannique n'empêche pas nos alliés de leur enlever, le 1^{er} avril, le village de Savy ainsi que le bois du même nom, situé à 1.600 mètres de la localité, distante de 6 kilomètres et demi de Saint-Quentin. L'ennemi subit là des pertes relativement lourdes. Entre Roisel et Vermand, le même jour, trois villages de plus, entre autres Vendelles, sont repris aux Boches. La progression continue le lendemain sur tout ce front : entre Savy et Saint-Quentin, dont les Anglais ne sont plus qu'à 3 kilomètres et demi ; dans le secteur Roisel-Vermand, où ils avancent jusqu'à Villecholle et Bihécourt ; enfin, dans le secteur entre Arras et la route Bapaume-Cambrai, où ils se portent en avant sur un front de 16 kilomètres, enlevant des positions très fortes et, malgré des contre-attaques, gardant leur gain qui est limité par une ligne Doignies, Noreuil, Ecoist-Saint-Mein, Croisilles. Plus de 215 prisonniers sont faits ce jour-là ; 6 canons de campagne sont capturés et de nombreux Boches détruits. Des ingénieurs anglais ont inspecté le territoire repris au cours des toutes récentes opérations. Ils y ont découvert, non sans stupeur, toutes sortes d'engins meurtriers dus à la criminelle imagination des barbares, entre autres des machines munies de mouvements d'horlogerie qui, se déclanchant automatiquement à des moments prévus, devaient provoquer des explosions formidables. « De Roye à Arras, dit un témoin, tout le terrain est organisé pour une défense prodigieuse grâce à des travaux colossaux. Ce ne sont partout que des boyaux et des fortresses de fer et de béton. On y rencontre de véritables villes souterraines, dont l'une pouvait abriter une population flottante de trois mille individus. Les obus britanniques ont fait sauter ou s'écrouler des hameaux souterrains, sous les décombres desquels des pelotons entiers d'Allemands furent ensevelis vivants. » D'ailleurs, à la surface du sol, les Boches ont complètement rasé le pays, comme ils l'ont fait dans le secteur français.

Le 3, nos alliés annoncent qu'ils ont pris le village de Hénin-sur-Cojeul, au sud-est d'Arras, et que leurs troupes ont encore réalisé quelques progrès dans cette région, en occupant Maissemy et le bois de Ronsoy.

La ville de Saint-Quentin se trouve maintenant dominée d'environ 3 kilomètres par les Anglais à l'Ouest et au Nord-Ouest.

Le secteur Ypres-Arras a vu se dérouler au cours de cette période les petites affaires accoutumées. Les Anglais continuent à procéder contre les tranchées de l'ennemi par coups de surprise, au moyen de petits détachements, et à retirer de ces petites mais aventureuses expéditions des bénéfices appréciables. Il n'y a pas lieu de citer tels ou tels des endroits où se fait cette petite guerre : elle se fait sur tout le front du secteur. Les Allemands essaient bien de temps à autre de faire comme les Anglais, mais jamais ils ne viennent à bout de remporter le moindre succès. Au contraire, dans chaque raid, nos alliés leur enlèvent quelques prisonniers, quelque pièce de leurs défenses, et leur tuent plus ou moins de soldats.

La soudure du front britannique au front français se fait vers Roupv,

au sud-ouest de Saint-Quentin, sur la route Ham-Saint-Quentin. A partir de là jusqu'à l'Aisne, environ entre Missy et Condé, nos braves troupes sont partout en contact avec l'ennemi. Sur ce front aussi, les Allemands trouvent que nous allons trop vite. Ils résistent. Cependant nous avançons toujours. Le 29 et le 30 on ne signale pas d'incidents notables. Le 31, au sud de l'Ailette, nous reprenons l'attaque sur plusieurs points du front Neuville-sur-Margival-Vrégné. Ils sont défendus énergiquement, mais finissent par être enlevés. Des contre-attaques dans cette région sont repoussées. Le 1^{er} avril, nos troupes s'emparent de plusieurs systèmes de tranchées depuis l'Ailette jusqu'à la route de Laon et de points d'appui organisés à l'est de Neuville-sur-Margival. L'ennemi subit de grosses pertes et est rejeté jusqu'aux abords de Vauxaillon et de Laffaux. Restent entre nos mains 120 prisonniers et 5 mitrailleuses. Vauxaillon tombe le

lendemain 2 avril, et nous progressons au delà ce jour-là. Progression encore au nord de l'Ailette, dans la région de Landricourt. D'une manière générale, dans cette partie inférieure du secteur, notre avance s'effectue en direction de Laon et tend à tourner la forte série de positions du massif de Saint-Gobain, que notre progression vers La Fère enserrme d'autre part. Dans la partie supérieure de ce secteur, dans la région de Saint-Quentin, au nord-est de Dallon et au nord de Castres, nos patrouilles tâtent les lignes allemandes et les trouvent fortement tenues.

Le 3, après une violente préparation d'artillerie sur les deux rives de la Somme, nos troupes attaquent au nord de la ligne Castres-Essigny-Benay sur un front de 13 kilomètres et enlèvent brillamment toutes les positions formant leur objectif : l'épine de Dallon, les villages de Dallon, Giffécourt et Cerizy, ainsi que les hauteurs au sud d'Urvillers. Cette vaste opération, exécutée en liaison avec celles que mènent les Anglais de ce côté, nous porte à faible distance de Saint-Quentin, d'où nous approchons par le Sud-Ouest et le Sud. Le même jour, au sud de l'Ailette, nous avons progressé jusqu'aux abords de Laffaux et enlevé le hameau de Vauceny. En résumé, sur toute cette partie du front, nos troupes progressent partout, tout en restant en contact avec l'ennemi.

De l'Aisne à l'Alsace, les combats ont été fréquents. Le 29 et le 30 mars nous recouvrons quelques éléments de tranchées que nous avions perdus vers Maisons-de-Champagne et sur la Meuse.

NOTRE COUVERTURE

WOODROW WILSON

PRÉSIDENT DES ETATS-UNIS

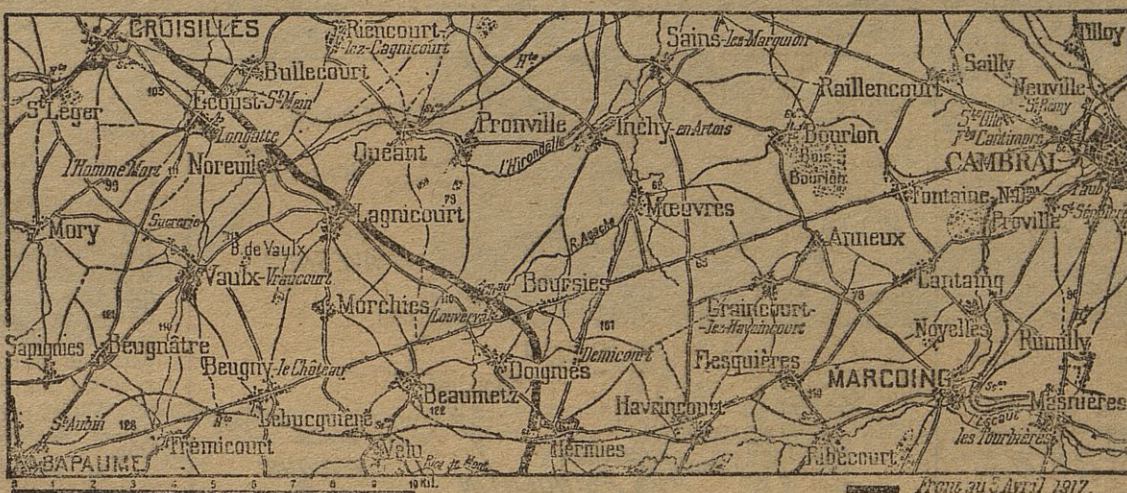
Descendant d'une famille d'Ecosse, Woodrow Wilson est né en 1856 à Staunton, Etat de Virginie ; son père, pasteur de l'église presbytérienne, était né, lui aussi, aux Etats-Unis. C'est à Georgie que le jeune Woodrow Wilson fit ses premières études qu'il poursuivit dans la suite à Columbia, puis à l'Université de Princeton et enfin à l'Université de Virginie.

Après un court séjour au barreau, M. Wilson rentra dans l'enseignement qu'il ne devait plus quitter que pour la politique dans laquelle il débuta en 1911 par son élection au poste de gouverneur de l'Etat de New-Jersey.

Désigné par la Convention nationale démocratique réunie à Baltimore, M. Wilson fut élu président de la République en 1912 par 435 voix contre 88 à M. Roosevelt et 8 à M. Taft, président sortant.

M. Wilson a été réélu en novembre dernier, après une mémorable campagne électorale, par 272 voix contre 259 à M. Hughes.

Au cours de la guerre actuelle, M. Wilson s'est élevé à plusieurs reprises contre les procédés barbares de l'Allemagne, notamment en ce qui concerne la guerre sous-marine. Ses premières notes firent reculer le gouvernement de Guillaume II ; mais, cette année, l'Allemagne ayant décrété la guerre sous-marine sans merci, la conscience du président Wilson s'est révoltée ; ce professeur de droit, ce prédicateur laïque, cet homme d'Etat dominé par l'idée du devoir a pris la parole et, dans le message qu'il a lu au Congrès le 2 avril, il a mis l'Allemagne au ban de la civilisation ; il a dit : « Il faut que tout le monde puisse respirer ; nous donnerons tout pour cela. » Et le Congrès, et le peuple tout entier des Etats-Unis, se sont levés derrière le président pour cette nouvelle croisade contre la barbarie.



L'AVANCE DE L'ARMÉE BRITANNIQUE DANS LA DIRECTION DE CAMBRAI

LA RETRAITE ALLEMANDE

Par le C^t BOUVIER de LAMOTTE
Brevet d'état-major.

DES FAITS

Que ce soit une retraite stratégique ou autre... c'est une retraite des lignes allemandes, c'est une retraite obligatoire. Elle leur est imposée par plusieurs considérations.

En premier lieu, la poussée constante des armées alliées sur la Somme a, depuis juillet 1916, créé une situation particulière. La progression, lente peut-être, mais continue, des alliés a formé dans la ligne allemande une large échancrure de près de 12 kilomètres de profondeur sur plus de 30 kilomètres de front. Le gonflement fait par l'avance franco-anglaise est entré comme un coin puissant dans cette partie des lignes allemandes, et cette avance a mis en péril les parties plus au Sud qui, comme vers Roye et Lassigny, pénétraient sur notre sol. *L'ennemi était obligé de redresser sa ligne.*

En second lieu, pour permettre d'alimenter le front de combat et pour résister aux violents assauts des troupes alliées, l'ennemi ne disposait plus des effectifs suffisants pour produire un pareil effort. On ne doit pas oublier que cette année 1916 a été très dure pour lui sur le front occidental. L'attaque sur Verdun durant six mois a absorbé un nombre important de soldats : près d'un demi-million ; puis est venue la bataille de la Somme qui a provoqué des pertes presque égales. Les ressources en hommes s'affaiblissent dans l'empire allemand ; l'ennemi s'est vu dans l'impossibilité de s'opposer à la marche des alliés ; et il ne pouvait plus leur opposer sur le front de combat des effectifs suffisants pour arrêter l'avance constante et journalière des armées franco-anglaises. C'est sûrement de cette considération qu'a découlé l'obligation pour l'ennemi de diminuer sa ligne de défense. Il a dû raccourcir son front de combat ; il a été obligé de le faire devant la nécessité qui s'imposait à lui : *le manque des effectifs.*

Diminuer l'étendue du front d'attaque en raccourcissant les lignes pour pouvoir augmenter la densité des combattants sur un front moindre, voilà l'obligation imposée aux armées allemandes et, par suite, la nécessité pour elles d'opérer un recul, de battre en retraite sur des positions situées en arrière et de moindre étendue.

Si l'on se reporte aux opérations commencées dès les premiers jours de janvier 1917, on verra que déjà l'ennemi préparait cette retraite.

Sur le front anglais, sur les deux rives de l'Ancre, cédant à la pression des armées britanniques, le recul allemand se fait sentir. En février, la ligne allemande s'infléchit vers l'Est, elle reste accrochée vers Compiègne mais se rapproche de Ires-Tilloy-Bapaume. En mars, le mouvement se dessine d'une façon plus caractéristique ; il s'étend depuis Hannescamps, se dirige vers Gréville et Bapaume. L'ennemi tente de réduire la fluxion du front anglais vers le Nord. Il appuiera son mouvement de recul, la droite tenant les environs d'Arras, la gauche se rapprochant de Bapaume. Dès lors, sa détermination prise, il prononcera sa retraite sur toute la ligne. Il pivotera vers le Nord et son aile marchante, vers le Sud, reculera successivement (16 mars).

Bapaume sera abandonnée le 17 mars ; Roye, Lassigny, le 17 mars également ; Péronne, Chaumes, Nesle, Noyon, le 18 ; Ham, Chauny, le 19.

A la date du 20 mars, le front s'étend sur une ligne presque droite partant d'Arras, passant par Bapaume, Cartigny, Saint-Simon, Tergnier, Coucy-le-Château, Soissons. Cette ligne droite qui forme le nouveau front a remplacé l'ancienne qui, par ses méandres, ses détours offrait une figure par trop contournée. Le raccourcissement est d'environ 50 kilomètres.

Le mouvement de retraite continue alors lentement vers l'Est. Au Nord, la résistance est plus constante ; on sent que là le pivot restera accroché devant les terrains d'Arras. Vers le Sud, le recul continuera toujours mais cependant avec moins de rapidité.

Dans ce mouvement de retraite effectué par l'ennemi, on signale de toutes parts les actes criminels accomplis par lui. Ce sont des crimes contre la propriété privée ; ce sont des incendies volontaires, des pillages d'habitation, des forçements de coffres-forts, des vols et des attentats contre l'honneur, la liberté et la vie des personnes. Décidément cet ennemi se bat en sauvage, il veut supprimer toutes traces de civilisation. Les champs sont dévastés, les arbres coupés, les instruments agricoles brisés et les fermes brûlées. Des faits monstrueux ont été constatés. Dans nombre de localités tous les individus valides sont emmenés à l'arrière pour travailler au profit de l'ennemi. Dans presque toutes, l'enlèvement des femmes de 15 à 30 ans est systématique. Chefs et soldats pillent à qui mieux-mieux. Tout ce qu'on peut voler est envoyé en Allemagne. Un certain général von Fleck, par exemple, commandant le 17^e C. A. allemand, a emporté, en quittant Ham, le mobilier de la maison qu'il occupait dans cette ville. La plus haute assemblée de France, le Sénat, avait désigné une commission chargée de constater sur place les crimes de la Kultur allemande. A la suite de son rapport, le Sénat français, dans sa séance du 31 mars, a voté à l'unanimité une résolution dénonçant au monde civilisé les actes accomplis par les Allemands dans les régions évacuées. Ces actes, on ne saurait trop les faire connaître à tous les peuples de l'univers ; mais nous, Français, nous ne devons jamais les oublier, et quand sonnera l'heure de l'inévitable justice, nous devons nous en souvenir, et alors appliquer aux monstres Teutons la loi du châtiment. Le Nouveau-Monde vient du reste de s'unir à l'ancien pour assurer le triomphe de la cause de l'humanité.

DES HYPOTHÈSES

La retraite allemande existe. Jusqu'où s'étendra-t-elle ? Il est bien difficile de le prévoir.

Si l'on s'appuie sur le motif qui l'a déterminée, le raccourcissement du front, on en déduit que, pour être profitable à l'ennemi, elle devrait lui procurer une notable diminution dans sa ligne de défense.

Actuellement le front occidental a une étendue d'environ 741 kilomètres. Il peut être divisé de la façon suivante :

- De Nieuport à la Lys (Armentières) : 67 kilomètres ;
- De la Lys à Arras : 58 kilomètres ;
- D'Arras à l'Oise (Ribécourt) : 115 kilomètres ;
- De Ribécourt à Reims : 105 kilomètres ;
- De Reims à la Meuse (Montfaucon) : 112 kilomètres ;
- De la Meuse à Arracourt (front lorrain) : 134 kilomètres ;
- D'Arracourt à la Suisse (front alsacien) : 151 kilomètres.

Ce fractionnement a été intentionnellement présenté, car sur certains des secteurs il est évident que l'ennemi ne peut en aucune façon se retirer. Cela ne lui procurerait aucun avantage. Les fronts lorrain et alsacien sont intangibles pour lui ; il n'y a là aucun rétrécissement à opérer. Dans le Nord, de Nieuport à la Lys, se trouve un secteur qui, lui aussi, doit rester inviolable ; d'abord il protège et garde son flanc droit, lui donne l'accès à la mer du Nord, assure la possession de la Belgique. Enfin ce secteur, par suite de l'inondation de l'Yser, se trouve constitué en barrière défensive ; il sera également intangible.

Restent donc les secteurs compris entre la Lys (Armentières) et la Meuse.

Evidemment, si l'on ne s'agissait que d'obtenir un raccourcissement de front et de l'obtenir maximum, la nouvelle ligne de défense allemande devrait s'appuyer à la Lys et se diriger sur la Meuse en passant par Lille, Denain, Hirson, Rethel, Montfaucon. Cette nouvelle ligne (339 kilomètres) serait de 118 kilomètres plus courte que l'ancienne. Il y aurait là une notable diminution dans le front de défense ; le résultat cherché serait atteint. Mais quelle perte de territoires ! quelles conséquences ! et quels gages de moins ! pour l'ennemi. Il ne semble pas possible que Hindenburg puisse se résoudre à une pareille solution.

Si, au contraire, appuyant ses lignes vers Arras (et se ménageant par suite la possession du centre minier de Lens), il tient sa droite aux falaises de Vimy, il peut, en pivotant sur sa droite, refuser sa gauche et l'amener en arrière vers le massif de Laon.

La nouvelle ligne s'appuierait alors sur Arras, Bertincourt, Saint-Quentin, l'Oise, le massif de Laon et irait aboutir à Berry-aubac.

Le raccourcissement serait d'environ 56 kilomètres de front. C'est peu.

A noter qu'il semble probable encore que sur cette nouvelle ligne l'ennemi ne voudra pas abandonner deux points facilement défendables et qui sont de très bonnes positions pour lui : la partie de l'Oise de Ribemont à La Fère, puis le massif de Saint-Gobain. La nouvelle ligne contournerait donc Saint-Quentin (Est ou Ouest), se dirigerait sur l'Oise dont la vallée en cet endroit est facilement inondable (cote 61 à Alaincourt, cote 58 au nord de La Fère, 3 mètres de niveau sur 10 kilomètres). La Fère resterait un saillant occupé par lui. Le massif de Saint-Gobain, très facilement organisable pour la défense, deviendrait un bastion de résistance, d'autant plus qu'en arrière de La Fère à Laon court la grande route permettant toutes les communications. La place de Laon serait une réserve générale de l'ennemi.

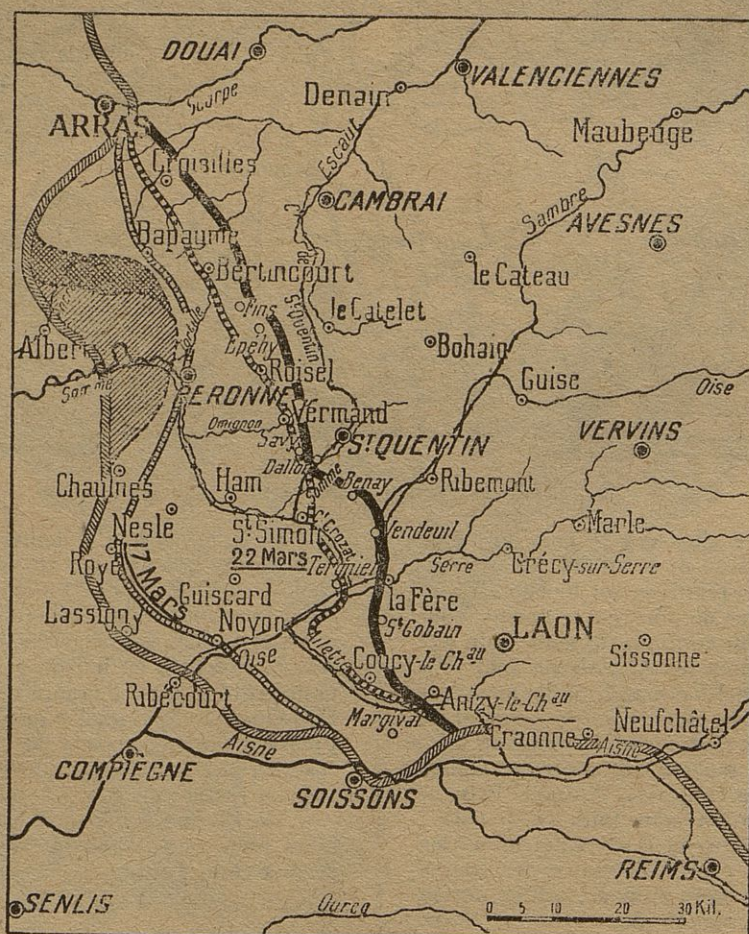
La ligne s'étendrait alors vers l'Ailette, la coupant aux environs d'Anizy-le-Château, pour aboutir au plateau de Craonne et à l'Aisne.

Cette hypothèse semble d'autant plus croyable qu'actuellement les inondations tendues devant La Fère et la résistance dans le massif de Saint-Gobain laissent prévoir les intentions de l'ennemi.

Quoi qu'il en soit, l'organisation défensive de cette nouvelle ligne ne peut être considérée comme une barrière infranchissable, d'autant plus qu'elle n'est pas continue et que des fissures plus ou moins grandes se présentent devant l'assaillant.

Enfin cette nouvelle ligne de défense est bien inférieure à celle que l'ennemi, durant deux ans, avait organisée sur l'ancien front et que nos soldats ont enlevée.

Les derniers communiqués officiels semblent confirmer d'une façon générale cette manière de voir pour l'établissement de la ligne définitive de résistance de l'ennemi. Le front anglais, qui a un peu gagné vers l'Est, vient se buter actuellement (31 mars) à la ligne Beaumetz-Heudicourt-Epéhy-Vermand. C'est bien la ligne de crêtes séparant le bassin de la Somme de celui de l'Escaut ; c'est la ligne de résistance certaine aménagée par l'ennemi. D'autre part, sur le front français, nous sommes au contact immédiat avec lui sur le plateau Urvillers-Benay. C'est le bourrelet entre Somme et Oise. Plus au Sud, nous abordons le massif boisé et montagneux de Saint-Gobain, dernier bastion tenu par les Allemands en avant de la plaine de Laon. Là se trouvera certainement la grosse résistance due à la nature même des lieux. La charnière de soudure semble donc s'établir sur le plateau de Craonne.



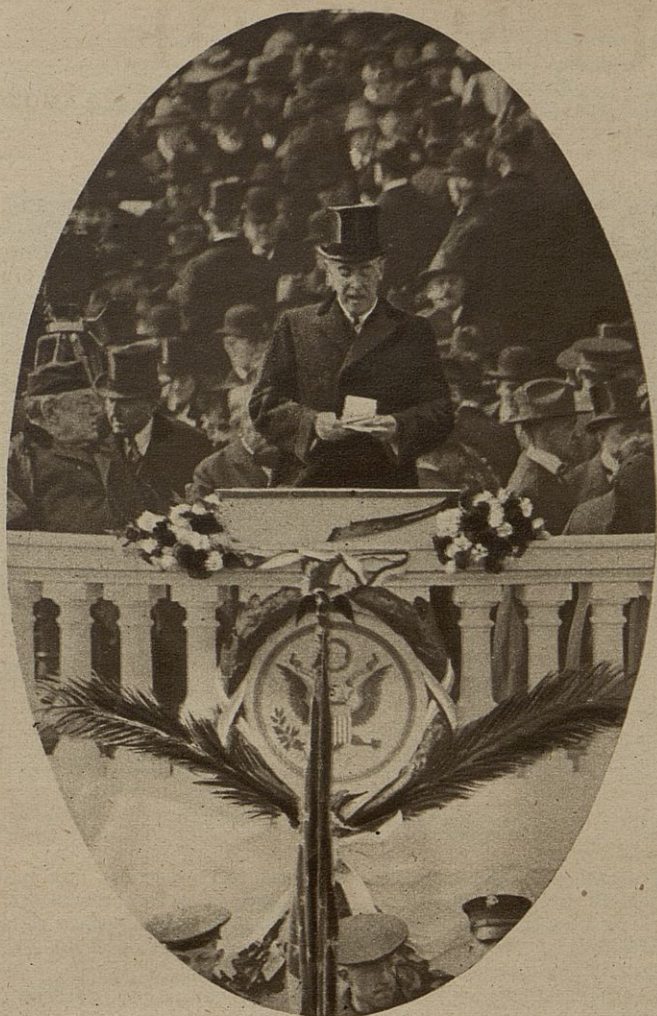
Bataille de la Somme.
(1 Juillet à Octobre 1916)

Recul sur l'Ancre.
(Février 1917)

Front au 1^{er} Janvier 1917.

Front au 31 Mars 1917.

LA NOUVELLE INVESTITURE DU PRÉSIDENT WILSON



Le président Wilson lit son discours, debout sur les marches du Capitole et entouré des hauts fonctionnaires de l'Etat.



Après avoir prononcé ce discours, M. Wilson prit la tête d'un imposant cortège dont nous donnons diverses photographies prises le long de l'avenue de Pensylvanie ; le président et les troupes furent longuement acclamés.



C'est le 5 mars qu'a été inaugurée la nouvelle présidence de M. Wilson ; à cette occasion le président a prononcé, à Washington, en présence d'une foule immense qui se pressait devant le Capitole, un discours qui faisait prévoir les décisions prises un mois après par le Congrès des Etats-Unis. M. Wilson disait notamment : « Ces trente mois d'événements tragiques ont fait de nous des citoyens du monde. » Il ajoutait : « Il se peut même que nous nous trouvions entraînés par les circonstances à prendre part enfin d'une façon plus immédiate à la grande lutte elle-même. » L'assistance applaudit vivement ces paroles.

La Spécialisation de l'Artillerie

De l'artillerie de tranchée à l'A. L. G. P.

Si, d'un poste d'observation surélevé de notre front de bataille, il nous était possible de faire un tour d'horizon sur les positions ennemies, nous constaterions au premier plan une série de tranchées échelonnées en profondeur, reliées entre elles par des boyaux et dont les abords sont défendus par des réseaux de fil de fer.

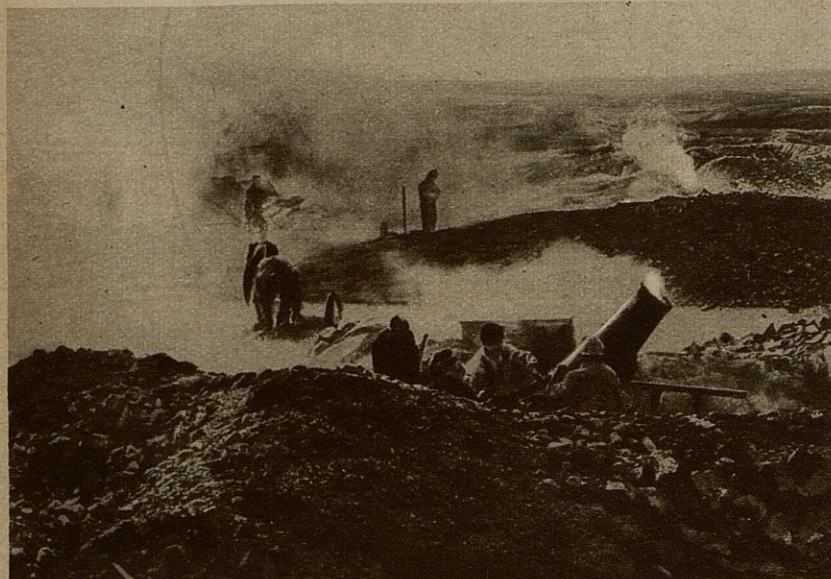
C'est la première position allemande, la plus exposée au feu et aux assauts de l'adversaire ; aussi est-elle le plus souvent fortement organisée. Elle comprend en effet une ligne de centres de résistance, groupés en secteurs et comprenant chacun, en principe : des tranchées de première ligne, des tranchées de soutien, un réduit.

Chaque secteur comprend en outre : un réseau de communications, des abris pour le personnel, des emplacements pour l'artillerie de campagne et pour l'artillerie lourde, soit simplement « masqués », soit « protégés » et même bétonnés ; des magasins à munitions également protégés ; des baraquements pour les troupes.

A quelques kilomètres en arrière, à distance variable suivant les circonstances, se trouve une organisation à peu près semblable, qui constitue la deuxième position. Elle comprend à son tour une série de centres de résistance disposés en profondeur et groupés en secteurs. Son organisation est en général plus forte que la première, avec des défenses accessoires plus solides et des abris plus soignés.

Ce compartimentage du terrain peut se reproduire encore plusieurs fois (3^e position, etc.).

Dans les secteurs de la seconde position ennemie, se trouve la plus grande partie de l'artillerie lourde dont les batteries, sous casemates ou sous abris, sont, suivant le calibre et la portée, échelonnées perpendiculairement au front, afin de pouvoir concentrer sur un même espace une artillerie plus nombreuse, une intensité de feu plus grande.



MORTIER DE TRANCHÉE DE 220 APRÈS LE TIR

Plus loin encore : l'arrière-front, avec ses emplacements de pièces à très longue portée, ses bases de ravitaillement, ses gares régulatrices, ses voies de communication, chemins de fer, routes, etc...

Le terrain ainsi organisé est plus ou moins accidenté : replis de terrain, ravins, mamelons, autant d'obstacles dissimulant l'adversaire aux vues, qui sait en utiliser les contre-pentes pour y établir ses positions et ses abris.

❖ ❖

Les missions qui incombent par ce fait à l'artillerie consistent donc :

- 1^o A détruire ou bouleverser les ouvrages de défense, quels que soient leur distance, leur défilement, leur protection ;
- 2^o A détruire, ou tout au moins à neutraliser, — c'est-à-dire mettre hors d'état de nuire — l'artillerie ennemie ;
- 3^o A interrompre les mouvements de troupes et les communications afin de paralyser le ravitaillement en bombardant les cantonnements, bivouacs et rassemblements ; en coupant les voies ferrées, les nœuds de routes ; en détruisant les gares, bases de ce ravitaillement.

De là trois genres de tirs : tirs de destruction, tirs de contre-batterie, tirs de harcèlement, auxquels il faut ajouter, dans la défensive, les tirs de barrage, dont le but est d'enrayer l'attaque ennemie quand elle débouche et d'empêcher l'arrivée des renforts.

❖ ❖

A ces missions ainsi caractérisées et variées correspondent des fonctions spécialisées résultant du jeu même d'organes appropriés, d'où création d'engins d'artillerie, adaptés à chaque tâche que nous allons examiner.

Suivant les portées à atteindre et les effets à produire, il a fallu concevoir et réaliser ces engins distincts.

Pour agir sur l'organisation de premier plan (tranchées de première ligne, tranchées de soutien, réduits à mitrailleuses, etc.), l'artillerie de tranchée à faible portée, mais susceptible de lancer des bombes à grande capacité d'explosif (jusqu'à 100 kilogrammes), suffit à cette tâche dans ce champ limité. Elle vise à bouleverser les abris, parapets, traverses, et entame la lutte contre les « minenwerfers » d'en face.

Cette artillerie spéciale envoie des projectiles de toutes dimensions, ordinairement à ailettes, l'âme de la pièce qui les projette n'étant pas rayée. Elle comporte des calibres variés de portées croissantes, jusqu'à 1.500 mètres et au delà. Cette artillerie est à tir *courbe*, c'est-à-dire plongeant dans les tranchées adverses, car l'artillerie à tir *tendu* ne saurait démolir ces obstacles faisant peu saillie au-dessus du sol. C'est en quelque sorte une artillerie lourde à faible portée, dont la grande capacité en explosif compense cet inconvénient et qui est susceptible, dans l'offensive, de soulager la tâche de l'artillerie lourde proprement dite.



CANON DE 155 COURT ALLANT PRENDRE POSITION

Pour battre l'organisation ennemie plus éloignée, on a recours aux bouches à feu proprement dites rentrant dans deux catégories bien distinctes : l'artillerie lourde à tir courbe (*canons courts* : comprenant les obusiers et les mortiers) et l'artillerie à tir tendu (*canons longs*), dont la portée et la puissance varient suivant les matériels.

Cette dernière comprend en particulier l'artillerie de campagne, dont notre 75 à tir rapide constitue le type et « l'outil » par excellence des tirs de barrage. Les pièces de campagne ne dépassent pas le calibre de 90 mm.

L'ensemble des autres calibres — longs ou courts — forme l'artillerie lourde (de campagne ou de position, suivant sa mobilité), dont une subdivision (*canons de côte ou de marine* principalement) constitue l'artillerie lourde à grande puissance (A.L.G.P.). Certaines de ces grosses pièces (*canons, obusiers, mortiers*) sont montées sur affûts-trucks à voie normale et constituent l'artillerie lourde sur voie ferrée (A.L.V.F.).

❖ ❖

Nous allons indiquer en quelques lignes les caractéristiques principales de ces différentes artilleries, dont l'existence se justifie par la nature même des obstacles précédemment énumérés, obstacles formant autant d'objectifs justiciables de leur action spécialisée.

Tout d'abord, la *portée* est essentiellement variable suivant le but à atteindre. On conçoit évidemment que la destruction de certains objectifs ne peut être obtenue — soit à cause de leur valeur défensive, soit par suite de leur éloignement — au moyen des canons de campagne et des mortiers de tranchée. L'artillerie lourde entre alors dans son domaine.

Elle tire sa valeur et du poids de son projectile qui produit des effets d'écrasement, et de la quantité d'explosif qu'elle projette, et aussi, pour certaines pièces, de leur très grande portée.



CANON DE 155 LONG EN BATTERIE

Les canons longs sont surtout destinés, grâce à leur portée, à battre des objectifs éloignés (batteries, observatoires, boyaux de communication). Leurs calibres sont échelonnés de 95 au 155 mm.

Les canons courts peuvent, grâce à leur tir courbe, atteindre des objectifs défilés (batteries, tranchées, ou réseaux de fils de fer à contre-pente) et,

grâce à leurs effets d'écrasement, bouleverser les abris, les casemates, les postes de commandement. Les calibres vont du 155 au 280 ^m/m.

Contre les objectifs lointains, tels que villages, gares importantes, nœuds de communication, parcs, bivouacs, batteries de canons à longue portée, il convient d'avoir recours à l'artillerie lourde à grande puissance, seule capable de contrebattre et de détruire les objectifs que les autres artilleries ne sauraient atteindre efficacement, soit par suite de leur manque de portée, soit à cause de l'insuffisance de leurs projectiles.

On est amené à demander à cette artillerie à grande puissance des portées de plus en plus grandes pour couper de plus en plus loin les lignes de ravitaillement de l'ennemi, et, d'une manière générale, les voies d'accès de l'arrière.

Cette artillerie comprend, elle aussi, des canons longs (de 14 à 34 c/m.) et des canons courts dont le calibre est voisin de 40 c/m.

Une autre propriété aussi importante que la portée réside dans la *puissance*. Il va de soi que plus un obus contient d'explosif et plus il pénètre dans l'obstacle, plus grands seront les effets produits.

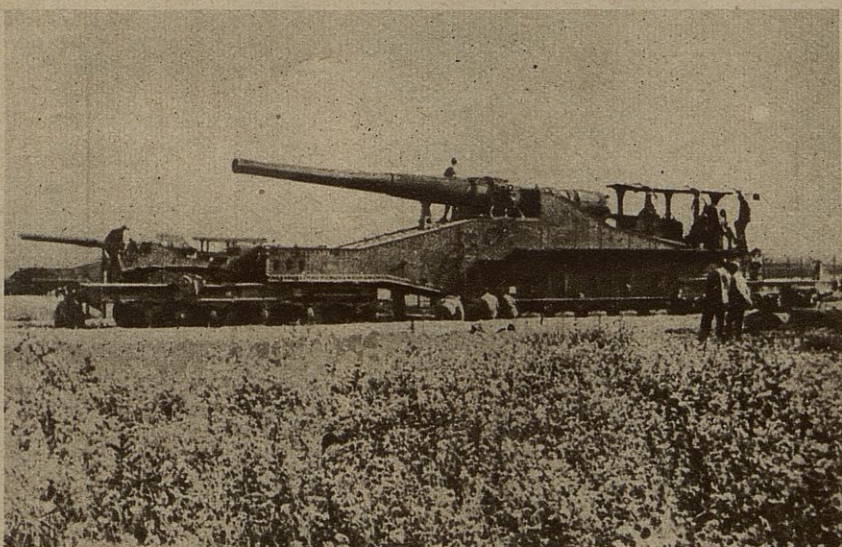
Ici interviennent, dans la résolution de ce problème de l'efficacité, des facteurs multiples tels que : nature du métal du projectile (acier ou fonte aciérée) ; forme de l'obus, plus ou moins allongée, à parois plus ou moins épaisses ; amorçage du projectile « de tête » ou « de culot » (instantané ou retardé) ; angle de chute ; vitesse initiale au départ, plus faible pour les canons courts que pour les canons longs.

Cette simple énumération suffit à démontrer qu'à chaque cas correspondent des conditions d'emploi, fonction de plusieurs variables : éloignement, défilement, résistance de l'objectif, etc.



A ces qualités primordiales, portée et puissance, viennent s'en ajouter deux autres également d'importance : la *mobilité* dans le déplacement et la *rapidité* dans le tir.

Sans pouvoir atteindre encore des résultats comparables à ceux obtenus avec le canon de campagne de 75, on a été conduit à donner à l'artillerie lourde une certaine mobilité, pour être en mesure de suivre la progression de l'attaque des lignes successives et de se déplacer en terrain varié : soit par traction animale (artillerie de campagne et artillerie lourde), soit par traction automobile (artillerie lourde et même A.L.G.P.), soit sur voie ferrée (A.L.V.F.).



PIÈCE DE 340 A LONGUE PORTÉE SUR AFFUT-TRUCK

En outre, il ne faut pas perdre de vue qu'un jour ou l'autre, la guerre de mouvement peut réapparaître définitivement ; à ce moment, l'artillerie lourde de campagne (en particulier le 155) jouera un rôle capital dans la bataille.

Une autre qualité réside, avons-nous dit, dans la rapidité de tir. Suivant que l'on se trouve en présence d'une pièce à tir accéléré ou à tir rapide (nombre de coups à la minute), on réalise un tir dont la cadence est plus ou moins grande.

Le tir accéléré et le tir rapide permettent en effet d'exercer des effets de surprise par concentration de feu et de déverser, en un temps donné, un nombre de projectiles considérable.

L'expression « densité de feu » traduit bien ce phénomène.

La rapidité de tir dépend essentiellement des perfectionnements réalisés dans les matériels modernes : freins et récupérateurs limitant le recul et assurant le retour en batterie automatique, appareils de pointage, etc... Ces progrès, adaptés à l'artillerie lourde, l'on fait désigner sous l'abréviation A.L.C.T.R. (artillerie lourde de campagne à tir rapide).



Ces notions sur le tir nous conduisent à quelques considérations sommaires sur les projectiles et leurs effets, en particulier sur ceux des obus explosifs.

Il y a lieu d'utiliser en effet, suivant les résultats à obtenir, tel ou tel modèle de projectiles explosifs.

Ces modèles nombreux varient et par leur forme et par leur constitution.

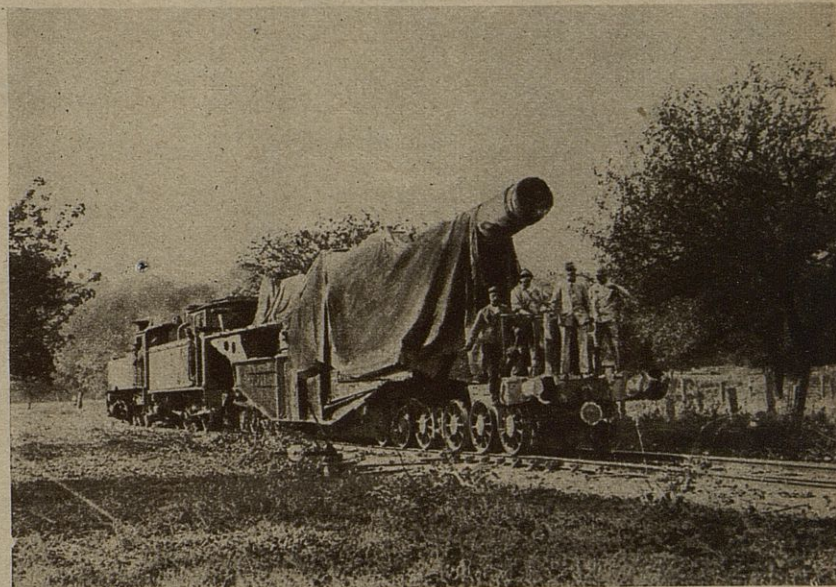
Ainsi, l'obus allongé en acier, dont nous parlions précédemment, est à parois minces et renferme par suite une forte charge d'explosif. Au contraire, l'obus en fonte — presque abandonné aujourd'hui — est à parois épaisses et contient, par conséquent, — à calibre égal bien entendu, — une charge d'explosif moindre (le quart environ).

Entre ces deux modèles, nous avons l'obus en fonte aciérée, à parois plus épaisses que le premier, moins épaisses que le second. Sa capacité en explosif sera donc intermédiaire entre celles des deux autres types. L'obus en fonte aciérée a suppléé, dans bien des cas, l'obus en acier. Celui-ci est du reste plus coûteux et présente en outre de plus grandes difficultés de fabrication. Les propriétés de ces deux catégories de projectiles sont d'ailleurs comparables,

toutes proportions gardées, notamment au point de vue de la fragmentation. Aussi l'obus en fonte aciérée rend-il les plus signalés services à l'artillerie, dans les tirs contre le personnel, comme dans ceux contre le matériel et les obstacles.

Le choix du projectile dépend de l'effet déterminé à produire. Il en est de même de son amorçage qui, pour le tir contre obstacle, peut être *instantané* ou *retardé*, suivant la durée du fonctionnement de la fusée provoquant la détonation de l'explosif.

Ces deux mots : *instantané* ou *retardé*, indiquent bien que l'on cherche à produire des effets différents, soit extérieurs à l'obstacle, soit au contraire



OBUSIER DE 400 SUR VOIE FERRÉE

intérieurs, lorsqu'on tend à y faire pénétrer le projectile avant son éclatement. Les efficacités obtenues varient évidemment suivant que le projectile éclate au ras du sol (sans retard) ou à une profondeur plus ou moins grande dans le sol (avec retard).

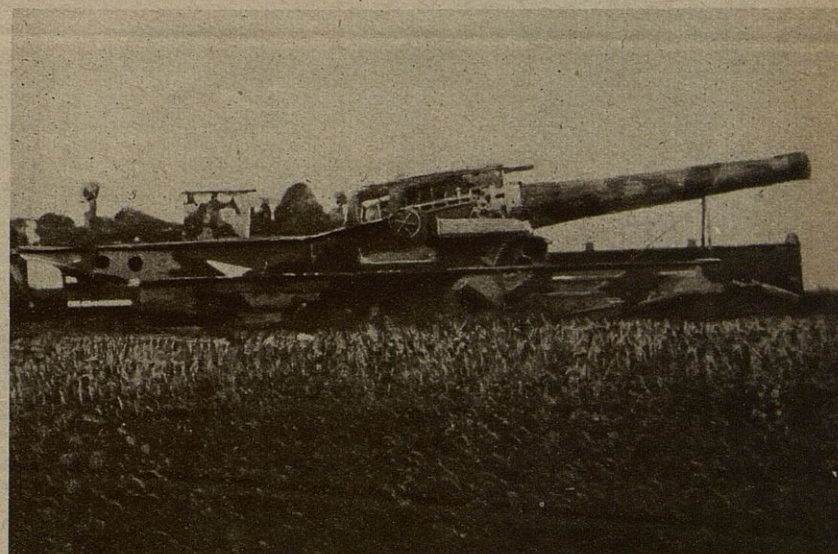
En présence d'objectifs aussi variés : personnel découvert, personnel abrité, artillerie adverse, réseaux de fils de fer, tranchées, casemates, abris blindés ou bétonnés, villages fortifiés, etc., on conçoit qu'il faut choisir, dans chaque cas, la pièce, le calibre, le projectile, la charge, l'amorçage convenables.

Contre ces abris bétonnés, par exemple, — dont la résistance s'est accrue à mesure que l'artillerie lourde devenait elle-même plus puissante, — on emploie surtout les gros obus en acier, à forte capacité d'explosif et à ogive résistante, avec amorçage de culot retardé. Et, parfois, ces obus formidables n'arrivent-ils qu'à fissurer seulement la couche épaisse de béton recouvrant ces abris, sans atteindre le personnel qui s'y terre.

Mais, parachevant leur œuvre destructrice, les obus « spéciaux », à gaz toxiques, tombent à leur tour sur ces fissures et y infiltrent leurs substances délétères. Ainsi périssent dans leurs repaires, même les plus profonds, ceux qui s'y croyaient encore en toute sécurité...



Ce bref exposé, en effleurant de multiples problèmes dont la résolution a exigé autant de science dans la conception que de méthode dans la réalisation, fait apparaître au premier plan ce principe fondamental dans l'armement moderne, à savoir : qu'à la division du travail correspond la spécialisation



OBUSIER DE 400 EN POSITION DE TIR

Dans l'artillerie comme dans l'industrie, chaque organe accomplit sa fonction et sa mission, qui lui ont été imposées graduellement par l'évolution des circonstances de la lutte et les conditions mêmes du combat.

GEORGES BOURREY.

APRÈS LE DÉPART DES BARBARES



A Chauny, seul est resté debout le quartier où avaient été parqués les habitants ; voici l'aspect de l'un des carrefours de la petite ville après le départ des Boches.

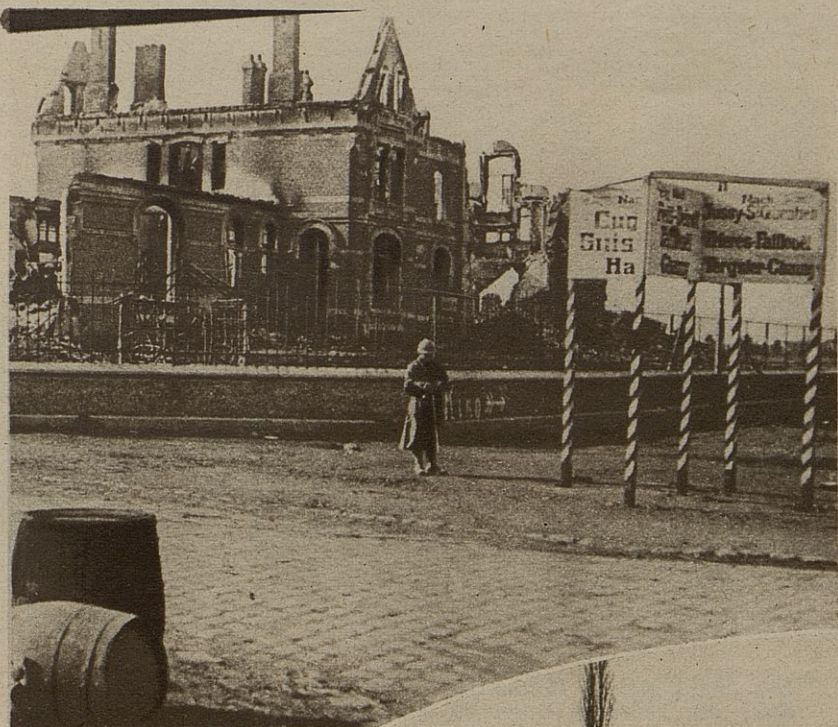


A Ham, la Somme longe familièrement les vieilles demeures où naguère vivait en paix une population laborieuse, et dont les ruines maintenant comblent le cours en certains endroits.



A Noyon, les Allemands en se retirant ont fait sauter tous les ponts, nombreux dans cette ville traversée par les deux bras de la Verre. Chacune de ces explosions provoqua l'écroulement de plusieurs des maisons les plus rapprochées. C'est ainsi que fut jonchée de ruines cette partie de la rue de Paris que représente notre photographie. Les Boches ont largement pillé Noyon mais n'eurent pas le temps de la détruire entièrement. La cathédrale, que l'on voit dans le fond, a peu souffert ; les cloches, les lampadaires, les orgues ont été volés.

DANS LES VILLAGES RECONQUIS



Flavy-le-Martel, que nous venons de reprendre dans le département de l'Aisne, à 19 kilomètres de Saint-Quentin, ne comptait pas moins de 1.840 habitants. Les maisons ont été détruites, mais les Boches ont laissé debout un groupe de poteaux indicateurs qu'ils y avaient dressé. Par l'état de la chaussée et de ce mur de clôture, on voit que la ville n'a pas essuyé de bombardement de notre part, et que la destruction a été voulue.



On peut changer de quartier, à Flavy-le-Martel, sans que le spectacle change. Ce ne sont partout que ruines sur ruines. Si cette cheminée d'usine et le hangar qui est auprès sont restés debout, ce n'est pas qu'on ait voulu les épargner ; c'est que le temps a manqué aux Allemands pour en achever la destruction. Il y avait dans cet enclos de très beaux arbres fruitiers ; ils les ont coupés ou entaillés.



Jussy et Flavy-le-Martel étaient deux gros bourgs du même canton. Il y avait à Jussy 1.270 habitants et il s'y faisait, comme dans toute la région, un commerce actif. On n'est là qu'à 16 kilomètres de Saint-Quentin. Voici trois vues de l'état actuel de cette petite ville. A gauche, ce sont les vestiges d'une sucrerie, sur la route de Flavy ; à droite et dans le médaillon, Jussy vu de deux endroits différents. On voit que toutes les maisons ont été détruites à la dynamite avec le souci évident de n'en pas laisser pierre sur pierre.

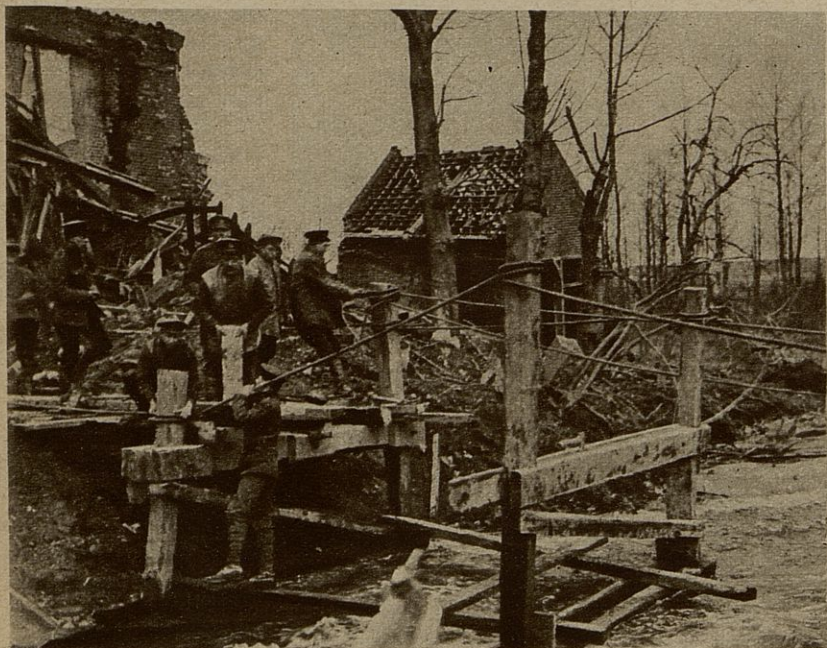
L'AVANCE DE L'ARMÉE BRITANNIQUE



Nos alliés, comme on le voit, ont vite fait de remédier à la destruction d'un pont par l'établissement d'un pont de fortune dont la solidité ne laisse rien à désirer.



Les avant-gardes britanniques serrent de près les Allemands dans leur retraite. Voici un détachement d'éclaireurs cyclistes de nos alliés partant en reconnaissance.



Il y avait là un pont que les Boches ont fait sauter. Mais les pontonniers anglais en auront vite improvisé un autre. Ils sont pourvus de tout ce qui est nécessaire en pareil cas.



En abattant des arbres en travers des routes, les Allemands ont cru arrêter les Anglais ; ils ne les ont même pas retardés dans leur poursuite, dont la rapidité les déconcerte.



Chassant les Allemands devant eux, nos alliés ont déjà reconquis à la France une partie du Pas-de-Calais et tout ce qui restait encore occupé du département de la Somme. Partout ils sont accueillis par la population en vrais frères d'armes de nos propres soldats. A gauche, dans un village récemment libéré, un groupe d'Anglais entend, de quelques paysannes, le récit des déprédations des Boches. A droite, la construction d'une passerelle a attiré tous les gamins du pays.



A TIRE D'AILLE

PAR FÉLIX HAULNOI

CHAPITRE XII

LE RIRE DE STRONG

Rien ne vint contrarier le retour direct de l'expédition à son point de départ.

Sous la nuit étoilée, deux phares, au ras du sol, éclairaient la pelouse nue du « Gros-Chêne » dont la surface se détachait de l'ombre ambiante comme un tapis de lumière verte.

Accoudés à la même fenêtre, la princesse et Jean fixaient en silence cet écran d'herbe sur lequel, d'une seconde à l'autre, devait s'effectuer le retour espéré des « oiseaux ».

Il eut lieu soudain, magique et net, avec cette opposition fouillée de blancs et de noirs, spéciale aux avions sous le feu cru des projecteurs.

L'ovation fut émue mais brève, et l'épopée sembla toute naturelle.

Le gros succès fut pour Willy brandissant l'épée du kronprinz. Quand il éleva son trophée au-dessus des têtes ébahies, on eut l'impression de tenir un gage de victoire et l'on fêta le joyeux escamoteur, mutin au point de se dédoubler à la minute la plus tragique de sa vie, espiègle jusqu'à réussir son tour à l'esbrouffe dans la même seconde où la mort se détournait de lui.

Il était tard. On devait s'envoler à l'aube. On résolut de veiller en commun pendant les quatre heures dont on disposait.

D'un commun accord, on convint de tenir, jusque là, le prince à l'écart... Mais personne ne consentit à se dévouer pour le garder.

La princesse trouva la bonne combinaison.

— C'est bien simple, fit-elle, je vais le confier à la jeune Serbe. S'il bronche, elle nous avertira.

On soupa rapidement, puis on se réfugia au salon.

Le coin familial, où tous pourraient tenir à l'aise, était trouvé, aménagé, éclairé à souhait quand un fait, en apparence insignifiant, fit pressentir un surcroît immédiat d'intérêt.

L'énigmatique Strong prit Jean à l'écart et, posément, sans un geste, sans un jeu de physionomie, se mit à lui parler tout bas.

Malgré sa bonne volonté à détourner l'attention du jeune groupe qu'elle présidait, la princesse ne put arracher les deux sœurs et Willy à leur silence subit, ce silence aux écoutes qui permet aux jeunes oreilles d'aller saisir au vol les paroles perdues.

Et tout à coup Madeleine rougit.

Strong venait de murmurer :

— Je suis toujours fou !... du moins je le crains. Une seule personne peut me rassurer à cet égard... Lucile et Willy se regardèrent d'un air entendu.

La princesse renonça à monologuer.

Encouragé par un signe de sa plus jeune sœur, renseigné surtout par le trouble doucement ému de l'aînée, Jean renonça à temporiser et joua, sur l'heure, son rôle de chef de famille.

Il le fit avec le tact, l'enjouement, le sérieux, la pointe d'attendrissement aussi qu'on était en droit d'attendre du meilleur des frères et, simplement, Madeleine mit dans la main du sympathique « géant » sa petite main qui tremblait un peu.

Le lieutenant d'Athis entraîna alors la princesse.

— Laissons un instant ces enfants à leur bonheur, lui dit-il tout bas.

Tous deux allèrent s'asseoir, non sans mélancolie, sur deux fauteuils qu'un guéridon séparait.

Ce qui les frappa aussitôt, ce fut moins la familiarité discrète des nouveaux fiancés que l'attitude soudaine de Willy et de Lucile.

Les deux blonds semblaient avoir réglé leur sort sans le secours de personne suivant le penchant de leur cœur. La terre ne tournait plus que pour eux.

— Ce petit Willy est séduisant et audacieux comme un page du vieux temps, observa la princesse.

— Son père m'a prévenu qu'il rougissait fort en parlant de Lucile, s'amusa Jean. Le capitaine a même ajouté qu'un mariage entre les deux amis d'enfance mettrait le comble à ses vœux. Ma sœur est au courant.

Strong venait de sceller son engagement par un baiser correct sur le front de Madeleine.

Voir les numéros 119, 120, 121, 122, 123, 124, 125, 126, 127, 128 et 129 du Pays de France.

Reproduction et traduction interdites. Copyright by Félix Haulnoi, janvier 1917.

— Et moi?... réclama aussitôt le jeune Smith. Moi qui ai tant à me faire pardonner !...

— Effacez !... décida l'espiègle Lucile en se penchant.

Sur la joue en fleur, musical et tendre, on entendit aussitôt le baiser des fiançailles de Willy.

— Encore !... bondit Jean.

Mais le lieutenant se garda d'insister et vint avec la princesse terminer joyeusement la veillée en compagnie du jeune groupe.

A l'aube, après l'échange réciproque des « au revoir », Strong offrit de se charger du prisonnier sur l'un des appareils boches, le sien étant resté aux « Rosiers ».

— C'est un prétexte pour venir embrasser Madeleine en reprenant son avion !... soupira Willy.

— Voulez-vous bien prendre votre place de mitrailleur, lui dit Jean.

Et l'envol eut lieu.

Afin de n'être pas inquiété par le feu des nôtres, Strong jugea prudent de survoler les lignes allemandes.

Ce stratagème lui réussit tout d'abord mais, sur la fin du trajet, un fokker lui ayant donné la chasse, il se jugea trop heureux pour décliner la lutte et il eut raison du Boche en trois crochets hardis, mais il y gagna quelques avaries qui le mirent en danger.

Gouvernant mal, perdant de la vitesse et de la hauteur, il se vit en butte au feu nourri des batteries mises en éveil.

— Tirez donc !... plaisanta-t-il. Vous perdez votre plomb.

Soudain son moteur s'arrêta, mais les lignes anglaises étaient en vue.

— Je l'aurais juré !... se rassura-t-il.



Il découvrit alors seulement, à l'orée d'un bois, quatre mitrailleuses avancées dont il ne pouvait plus éviter le tir fauchant. Il vit leurs canons luisants, leurs servants accroupis, un officier gros et court, la jumelle aux yeux, donnant des ordres. Il grommela, offusqué :

— Ce basset aurait la prétention d'empêcher mon mariage avec Madeleine !...

Et il continua sa route droit devant lui sans dévier d'un millimètre.

Ce fut alors que le fait le plus inattendu se produisit.

Un tank sortit des entrailles de la terre comme un tapir géant, comme un monstre sans pattes à la carapace de fer, aux yeux faits de la gueule de deux canons, et, dévalant à toute vitesse avec des crochets de bête ivre, dansant, tanguant d'une hanche sur l'autre, passa sur les mitrailleuses surpris.

Une suffocation inconnue étreignit Strong à la gorge. Il lui sembla que son cœur cessait de battre et il jeta un cri de bête qu'on égorge. Ce cri se morcela en étouffements intermittents et le cri revint, mais assoupli et modifié déjà. Puis le grand corps du colosse tressauta, se secoua tandis qu'un rire primitif et puissant, un rire homérique se déchainait en lui.

Il faillit se tuer en heurtant durement le sol et sa gaieté redoubla.

— Mourir !... se tordit-il, mais cette sottise-là ne m'est plus permise !...

Le tank, arrêté devant lui, louchant et cabré, semblait le regarder d'un air goguenard comme une bête vivante, puis ses flancs s'ouvrirent. Ceux qui le montaient riaient aux éclats. Ils connaissaient le « Grand Georges », son flegme légendaire et la singulière propriété de son visage réfractaire à toute expression. Son rire leur plut comme l'hommage obligé au monstre invincible.

Enfin Strong put marcher.

Il fit quelques pas dans la direction où, tout à l'heure, se trouvait la compagnie de mitrailleurs, et

son hilarité le reprit, macabre, douloureuse, devant les restes de l'officier, gros et court, du « basset » qui avait eu la prétention déplacée de le faucher en plein bonheur. Après le passage du laminoir, le corps déchiqueté du malheureux gisait sur une longueur de quatre mètres cinquante.

Le « Grand Georges » crut échapper à la tyrannie spasmodique de son rire pénible en courant à son avion pour tenter de repartir.

La constatation qu'il fit exaspéra sa frénésie.

Otto de Worth était mort !...

Oui, le prince que ni lui, ni Willy, ni Jean n'avaient eu le triste courage d'exécuter... le prince venait tout bêtement de se faire tuer par les siens !...

Tant bien que mal, sous la protection du tank, Strong resserra les haubans, dégacha les commandes et son envol put avoir lieu.

Au camp, à la stupéfaction générale, son hilarité le reprit. Dans l'état de surexcitation nerveuse où il se trouvait, il ne voyait plus que le côté comique des choses.

Quoi !... rien n'était changé dans ce cadre indifférent après de si fabuleuses aventures ?... Le même soleil éclairait les mêmes arbres et les mêmes tentes ?... Les mêmes oiseaux de métal, de toile et de bois attendaient aux mêmes places l'heure de l'envol ?... Zénith lui-même était là, revenu à l'attache ?...

Il raconta de façon si plaisante l'histoire merveilleuse du tank que sa gaieté communicative gagna ses auditeurs puis s'étendit au loin.

Lui-même continuait à rire de tout.

Il rit de voir le capitaine Smith tenir avec une sorte d'onction superstitieuse l'épée voyageuse, l'épée fétiche du kronprinz.

Il rit du soupir de soulagement échappé à la correction de Jean d'Athis devant la dépouille de son rival.

Il rit de son pari perdu.

Il rit en dernier lieu et de bon cœur en constatant que, seul parmi tous les témoins en liesse, seul, Willy, d'habitude épanoui, emballé et jovial, seul Willy ne riait pas. Il devina le fond de sa pensée et s'éleva sans pitié de le voir payer d'une aussi vaine inquiétude sa dernière et tendre gaffe. Il était donc seul à voir qu'il n'avait qu'un mot à dire à son père pour être rassuré !...

Le capitaine Smith finit, lui aussi, par s'apercevoir de l'étrange contrainte de son fils et s'en inquiéta.

Il l'attira près de lui et lui demanda avec bonté :

— Qu'as-tu donc ?

— Rien, mon père, balbutia le jeune homme. L'officier insista doucement.

— Voyons, mon enfant, parle-moi à cœur ouvert... sois sans crainte... qu'as-tu ?

Alors le jeune Anglais se décida.

— Mon père, dit-il, la gorge sèche, j'aurais une demande à vous adresser au sujet de la plus jeune des demoiselles d'Athis.

Le capitaine sourit avec bienveillance mais, désignant l'entourage :

— Un peu plus tard, veux-tu ?

Il vit alors Willy pâlir si fort qu'il céda pour la première fois de sa vie à l'élan spontané de son cœur :

— Mais oui, mon enfant chéri, mais oui, tes vœux seront comblés. Je demanderai pour toi à Jean d'Athis la main de Lucile.

Sentant alors que le jeune homme tressaillait d'émotion dans ses bras, il l'écarta en hâte car il ne tenait pas à le voir pleurer, même de joie...

FIN.

Dans notre prochain numéro nous commencerons la publication d'un nouveau roman inédit :

JOB

DÉTECTIVE DE GUERRE

par Edmond EDOUARD-BAUER

Espionnage, intrigues, complots, manœuvres de toutes sortes se rattachant à la terrible tragédie qui dévaste l'Europe font le sujet palpitant des épisodes de l'œuvre nouvelle de M. EDMOND EDOUARD-BAUER. Le mystère qui les couvre est percé à jour par la sagacité, la puissance de déduction de ce pittoresque JOB, merveilleux émule de Sherlock Holmes.



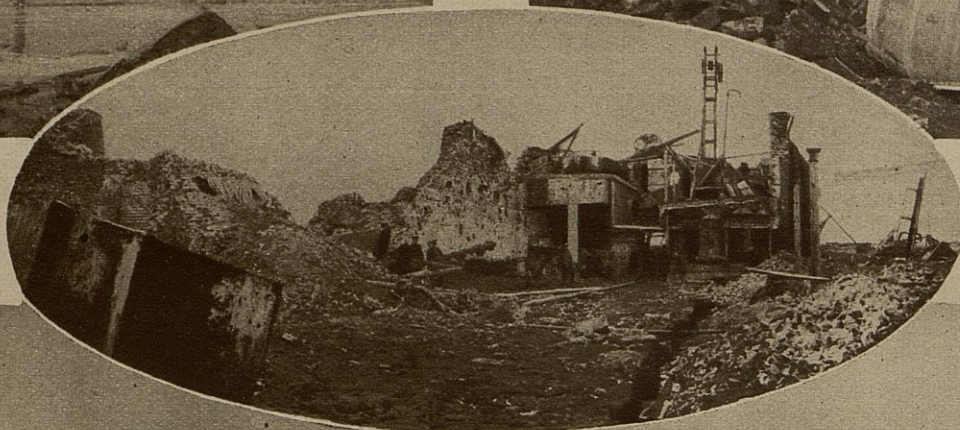
VILLAGES REPRIS PAR LES ANGLAIS



Puisieux était une jolie localité à 22 kilomètres d'Arras ; elle comptait 1.115 habitants. Il n'y a plus de maisons.



Il y avait à Puisieux des habitations coquettes ; il en reste ces débris de fenêtres émergeant des décombres.



Dans ce paysage dénudé par la guerre, sur la route d'Amiens, un détachement de brancardiers anglais emporte les blessés recueillis après les récents combats livrés entre Péronne et Chaulnes aux Allemands en retraite.

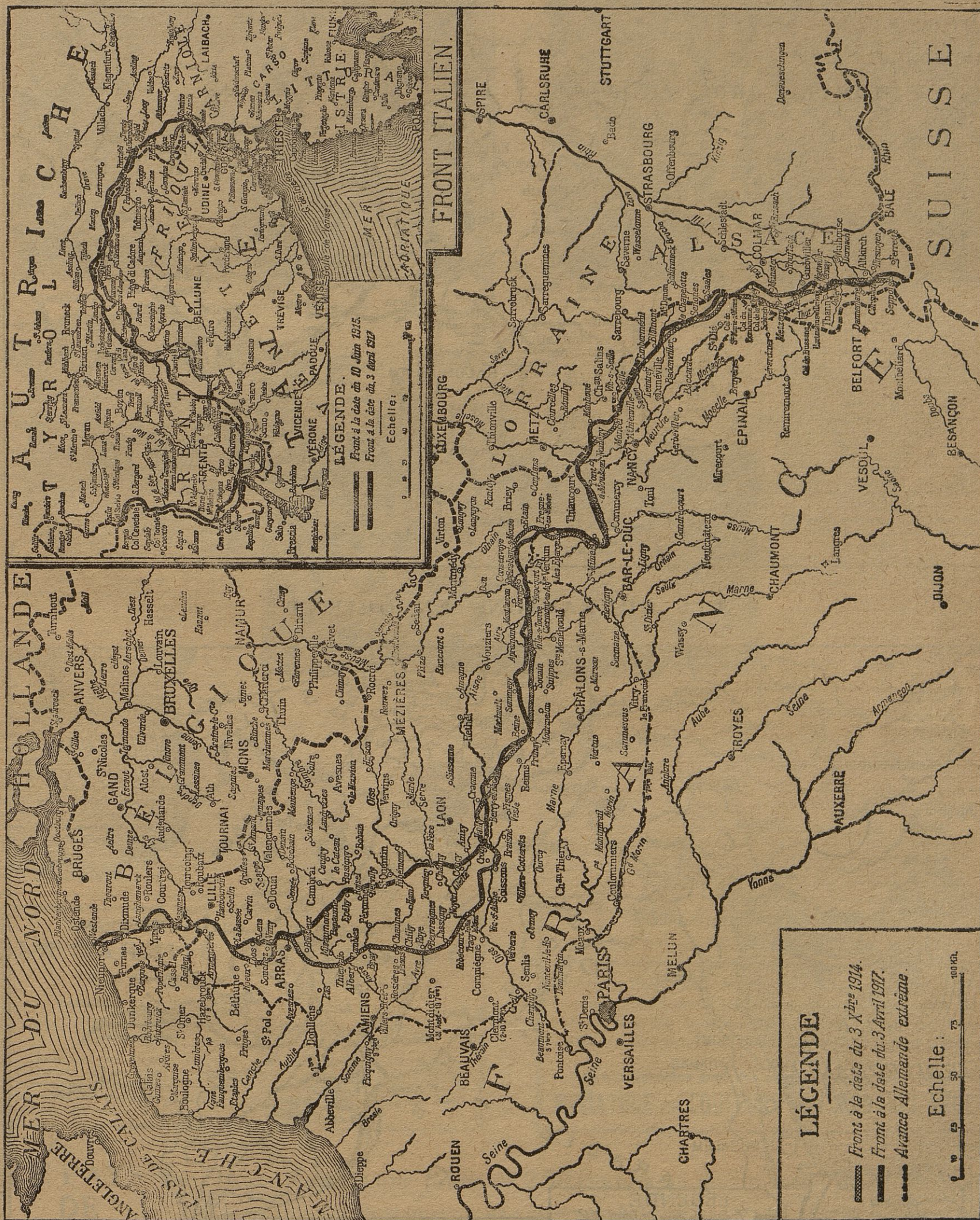


Parmi les contingents fournis à nos alliés par leurs colonies et les dominions, la cavalerie indienne se fait remarquer par sa brillante allure. Cavaliers accomplis, guerriers intrépides et sans pitié, les Indiens sont la terreur des Boches.



L'armée britannique s'est jetée sur les pas des Allemands en retraite avec une décision qui les a déconcertés et a déjoué leurs plans. Voici, à gauche, le premier détachement anglais franchissant la Somme, près de Péronne, sur une passerelle improvisée à la place d'un pont détruit. A droite, l'aspect de Serre, que nos alliés avaient repris avant la retraite allemande : il n'y est resté debout que les murs d'une raffinerie, que l'on voit dans le médaillon. Les Boches en avaient démonté, pour l'envoyer en Allemagne, toute la machinerie.

LE FRONT OCCIDENTAL (d'après les Communiqués officiels)



LA GUERRE EUROPÉENNE (1914-1915-1916-1917)



LES OPERATIONS EN ORIENT



ARRIVÉE A PARIS DES RÉFUGIÉS DE LA SOMME



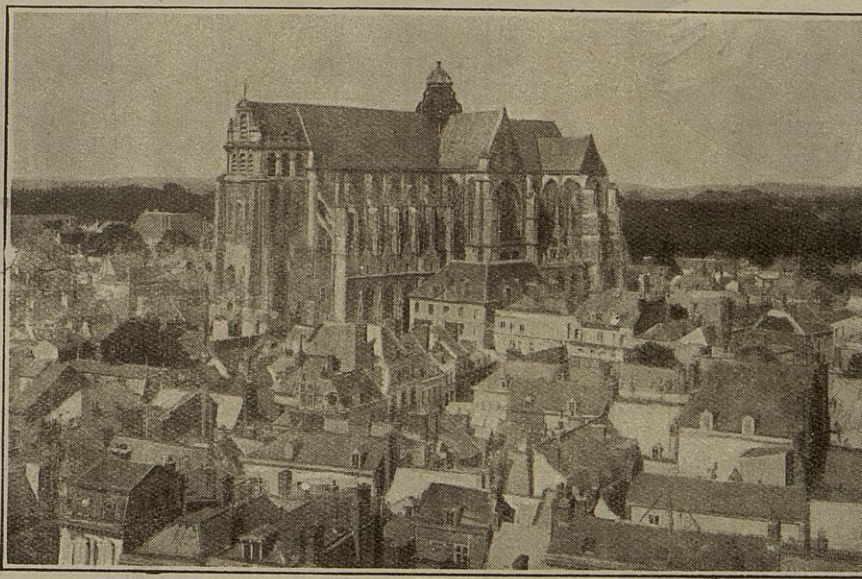
Avec un infatigable dévouement une de nos infirmières reçoit à la gare du Nord les malheureux habitants des régions délivrées.

SUR LE FRONT ORIENTAL

FRONTS RUSSE ET ROUMAIN. — Les Russes ont été attaqués dans différents secteurs par des forces assez importantes, mais ils ont partout repoussé les tentatives de l'ennemi, tout en lui infligeant de grosses pertes, et ils ont maintenu toutes leurs positions. Ces attaques se sont produites : le 29 mars, au nord de Stanislau ainsi qu'au nord de Slaventine ; le 30, vers Martynovka ; le 31, au nord d'Illoutsk, ainsi que dans la région de Postany ; le 1^{er} et le 3 avril, au nord-ouest du mont Kapoul, ainsi que dans la région de Kirlibaba ; le 3, dans la région de Wladimir-Volinsky ainsi que dans celle de Poustomyty. Nos alliés ont, de leur côté, pris à diverses reprises l'offensive pour de petites affaires.

Pendant que les Allemands s'efforcent à faire croire à la Pologne qu'elle ne jouira de l'autonomie que grâce à eux, le gouvernement russe proclame le retour de ce pays à l'indépendance totale et sa reconstitution intégrale : la nouvelle Pologne indépendante réunira les trois parties de la Pologne actuellement séparées et où la majorité de la population est polonaise ; les Polonais détermineront eux-mêmes leur forme de gouvernement.

Sur le front roumain on signale l'arrêt, le 1^{er}, d'une offensive au sud de la chaussée Jacobeni-Valeputna. Le 2, échec d'une autre attaque au sud du fleuve Oussa. Ailleurs, des combats d'artillerie et la guerre de chicanes habituelle entre patrouilles et reconnaissances. Il résulte de communications ayant un caractère officiel que le désastre que fut la campagne de Roumanie a été causé par le mauvais vouloir et les combinaisons louches du ministre Sturmer, qui laissa de propos délibéré écraser nos alliés, espérant que l'anéantissement de la Roumanie amènerait la fin de la guerre au profit des empires centraux. C'est également à la trahison de ce ministre que doit être imputé l'arrêt de la brillante offensive de Broussilow.



La ville de Saint-Quentin que les Allemands ont dévastée.

MACÉDOINE. — On ne signale aucune opération importante sur ce front, où la mauvaise saison ne permet qu'à l'artillerie de s'occuper activement. Il est bon que l'on sache que désormais les communications sont assurées entre Santi-Quaranta, sur l'Adriatique, et Koritza, au sud du lac Prespa, par une route bien gardée que peuvent emprunter les convois et les troupes. C'est dire que les dangers de voyager par mer, pour les alliés, sont limités à la traversée du canal d'Otrante, lequel est bien gardé par leurs marines.

FRONTS D'ASIE. — Au Caucase, les Russes continuent à repousser peu à peu les Turcs : le 29 mars, ils se battaient à 25 verstes au nord de Bitlis.

En Perse, le 2 avril, nos alliés avaient occupé différents lieux entre Kerind et la passe de Khanikin : les Turcs se repliaient dans la région de Kasr-i-Shirin. La force russe qui opère là est bien près de donner la main aux Anglo-Indiens qui occupent les rives de la Diala. On sait qu'une autre colonne russe, venant par Sakkyz du lac d'Ourmiah, est entrée dans le vilayet

de Mossoul par la direction de Souléimanieh. Les Turcs, cependant, continuent à se retirer en combattant devant les troupes venues de Bagdad : au 1^{er} avril on les avait repoussés jusqu'à Deltawa, rive gauche du Tigre, à 30 kilomètres en aval du confluent du Chatt-el-Adhaim, lequel est à environ 80 kilomètres au nord de Bagdad.

La légation de Turquie à Berne annonce qu'un grand effort sera fait pour reprendre Bagdad : Enver-Pacha en serait chargé. Cette information ne sera prise au sérieux par personne.

En Palestine, un gros succès a couronné les efforts de nos alliés. Le 29 mars, ils ont remporté une victoire sur 20.000 Turcs, et ont avancé jusqu'à 6 kilomètres de Gaza, qui n'est qu'à 70 kilomètres de Jérusalem. Cette victoire leur a valu plus de 900 prisonniers, dont un général de division avec tout son état-major. Il y a des Autrichiens et des Allemands parmi les captifs.

VIENT DE PARAÎTRE

L'ART & LA MANIÈRE DE FABRIQUER LA MARMITE NORVEGIENNE

et de faire la cuisine } sans feu }
 } sans frais } ou presque

PAR LOUIS FOREST

EN VENTE AU PAYS DE FRANCE, 2-4-6, BOULEVARD POISSONNIÈRE
Prix : 0' 30 ; envoi franco contre 0' 35

Commandez tout de suite chez votre marchand de journaux cette brochure illustrée où, sous une forme amusante et concise à la fois, M. Louis FOREST donne toutes les indications nécessaires à la construction et à l'emploi de la Marmite norvégienne, à laquelle ses articles parus dans le *Matin* ont donné une notoriété soudaine et ju tifiée.

A NOS LECTEURS

Par suite de la grande affluence des commandes pour notre prime **Agrandissement photographique** et pour permettre à nos artistes l'exécution irréprochable de ces portraits, nous sommes obligés de suspendre jusqu'à nouvel ordre l'insertion de ces bons-primés ; cependant les bons déjà parus dans les n^{os} 117 à 128 restent valables, à condition d'être envoyés au PAYS DE FRANCE avant le 20 avril.

Voir à la dernière page des annonces notre nouvelle prime :

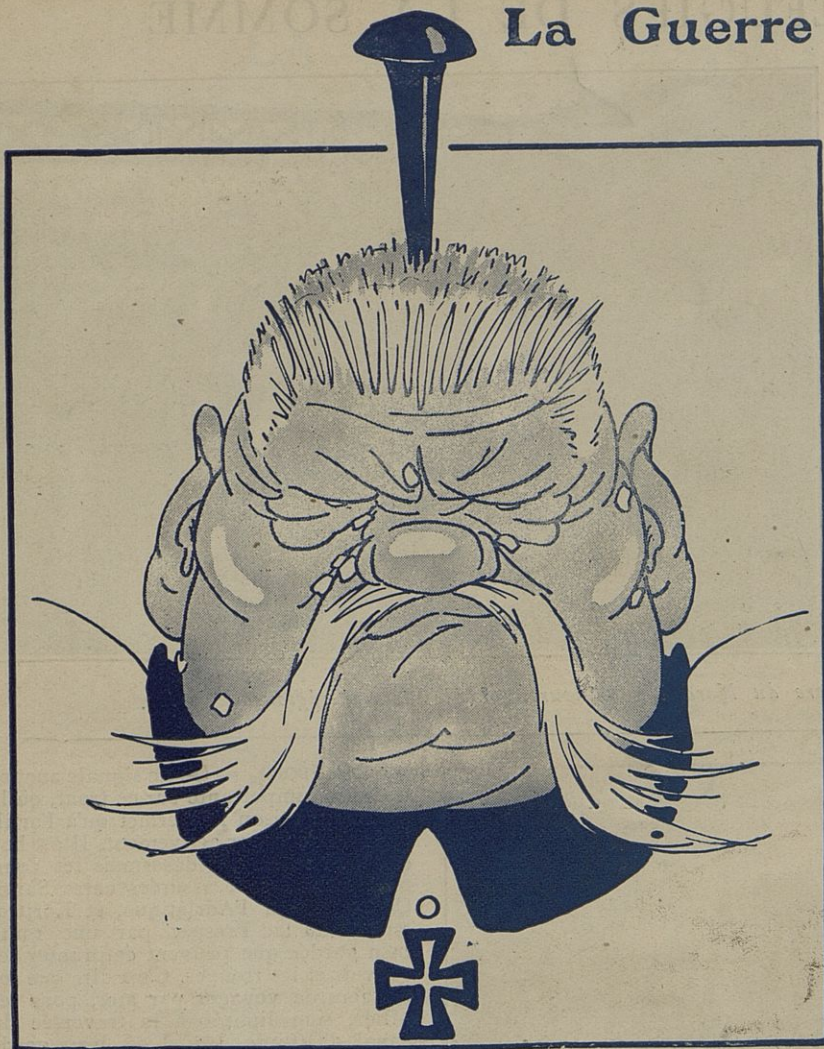
MINIATURE en COULEURS avec MONTURE ARGENT

LE PAYS DE FRANCE offre chaque semaine une prime de 250 francs au document le plus intéressant.

La prime de 250 francs attribuée au fascicule n^o 129 a été décernée par le Jury du PAYS DE FRANCE au document paru à la page 2 et intitulé : « Un grand voilier torpillé près des côtes d'Angleterre. »

Rappelons que pareille attribution est faite chaque semaine à la photographie la plus intéressante du fascicule en cours de publication.

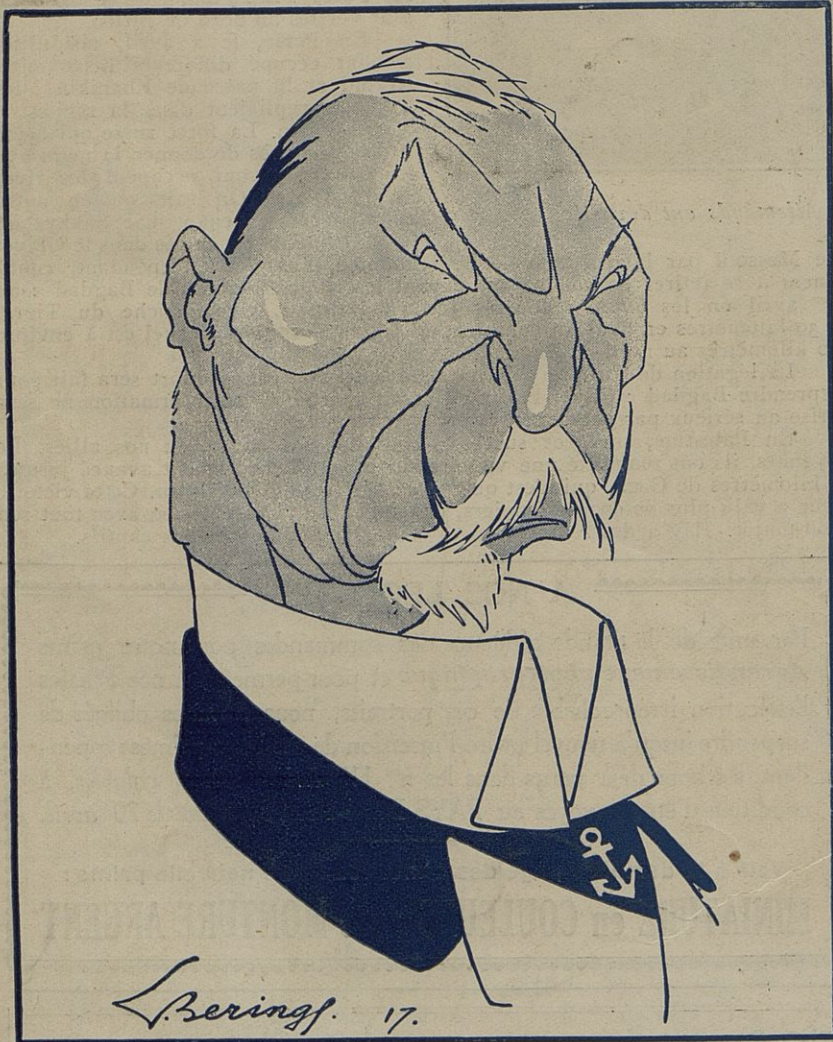
La Guerre en Caricatures



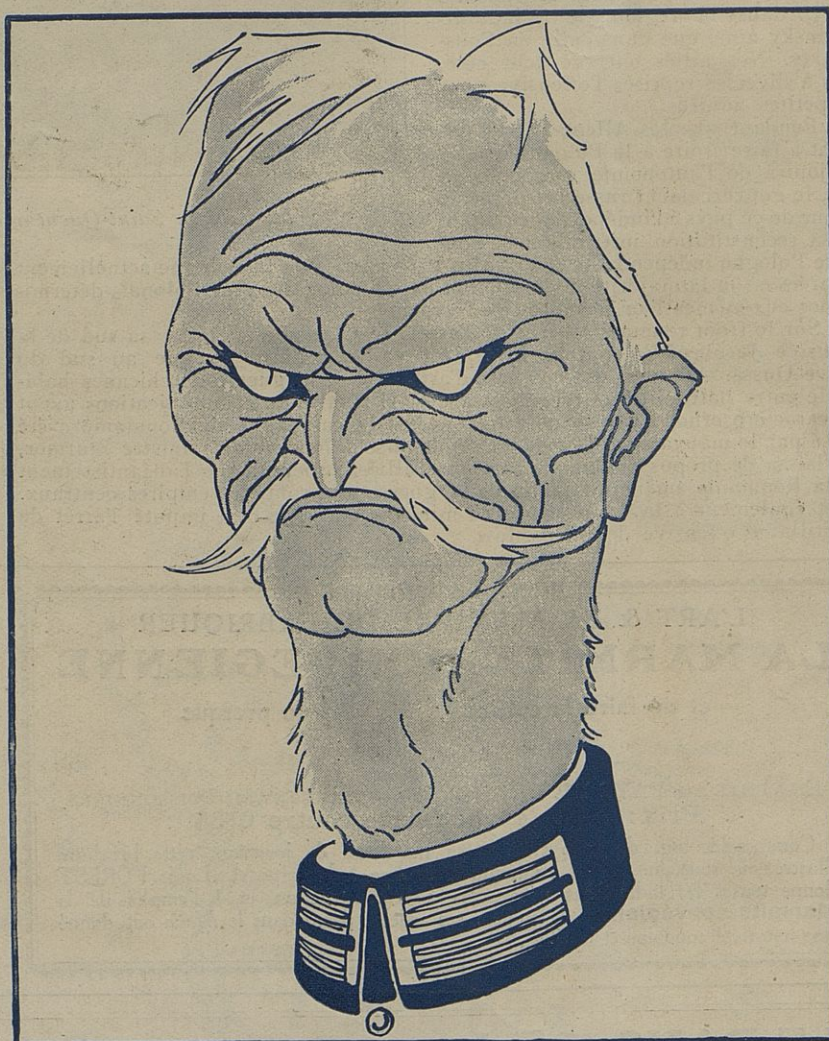
HINDENBURG



FALKENHAYN



Von CAPELLE



MACKENSEN

LES VA-T-EN GUERRE